



UNWANTED

ENTRETIEN AVEC DOROTHÉE MUNYANEZA

Dans *Samedi détente* (2014), vous évoquiez la façon dont vous, vos amis, toute une génération, avez vécu le génocide des Tutsis au Rwanda. Le sujet de cette nouvelle pièce est encore une fois la guerre, ou plutôt les corps après la guerre. Ici, vous recentrez votre propos sur la violence faite aux femmes, le viol comme arme. Vous parlez également des enfants nés de ces viols. Quel a été le point de départ de votre réflexion ?

Dorothee Munyaneza : Je me suis toujours intéressée au corps de la femme, à sa place dans notre monde. Je me demande ce que ce corps raconte et comment plus précisément mon corps de femme se révèle. Pour cette pièce, j'ai cherché des exemples dans l'histoire de l'humanité – et pas seulement du Rwanda – où le corps de la femme est lui aussi devenu, en temps de guerre, un champ de bataille : un lieu que l'homme envahit avec des armes, par la torture ou le viol. Au cours de mes recherches, j'ai lu *La guerre n'a pas un visage de femme* de Svetlana Alexievitch, écrivaine biélorusse lauréate du prix Nobel de littérature en 2015. Dans cet essai documentaire, elle revient sur l'histoire des femmes russes envoyées au front pour combattre les nazis. Elle décrit notamment la façon dont leurs corps ont été transformés pour être utilisés comme machines de combat. Je me suis également intéressée au traitement des femmes en ex-Yougoslavie, au sort des femmes syriennes aujourd'hui, à ces femmes en Centrafrique violées par des militaires français qui n'ont pas été arrêtés, ni condamnés... J'ai également été marquée par *L'homme qui répare les femmes*, un film de Thierry Michel sur le docteur Mukwege qui s'est occupé de milliers de femmes violées au Congo ces vingt dernières années. J'ai beaucoup appris aussi grâce à *Rwanda, la vie après, paroles de mères* de Benoît Dervaux et André Versaille, un documentaire sur des femmes rescapées tutsies qui parlent des viols qu'elles ont subis pendant le génocide et des enfants nés de leurs bourreaux. Ces enfants, Marine Courtade et Christophe Busché les ont filmés dans *Mauvais souvenir*, une enquête sur le mal de vivre de jeunes Rwandais de vingt ans. Je voulais moi aussi témoigner de cet état de fait en allant plus loin qu'avec *Samedi Détente*, d'autant plus que ces sujets sont encore tabous. Je n'ai pas été violée mais j'ai rencontré des femmes qui l'ont été et des enfants nés de ces crimes qui m'ont raconté leurs histoires. Je voulais que mon corps puisse servir de canal pour raconter leurs histoires.

Pour en parler, vous êtes allée enquêter sur le terrain et vous avez recueilli des témoignages de femmes et d'enfants au Rwanda. Comment se sont déroulés les entretiens ?

Je voulais rencontrer ces femmes. Il était important que je puisse voir comment elles se tiennent, bougent dans l'espace, se courbent devant un feu, s'assoient, rient, pleurent. J'avais besoin de cette proximité. Sur place, j'ai rencontré Godeliève Mukasarasi qui, dès 1994, a fondé Sevota, une association qui vient en aide aux femmes tutsis victimes de viols et de violences sexuelles pendant le génocide. Elle m'a fait rencontrer ces femmes qui ont donné naissance à l'enfant de leur bourreau, qui vivent avec le VIH, dans la pauvreté et l'exclusion. Bien souvent, elles ont aussi été violentées et rejetées par les survivants, parfois même des membres de leur famille, qui n'ont pas accepté qu'elles gardent leurs enfants, qu'elles ont elles-mêmes rejetés ou maltraités. Chaque mois, ces femmes se réunissent et racontent ce qui leur est arrivé et la vie aujourd'hui. J'ai assisté à ces réunions et je me suis présentée, je leur ai raconté mon histoire, celle de *Samedi Détente* et je leur ai posé une question : « Vous êtes-vous acceptée ? » J'ai été surprise de voir qu'elles ont pris la parole à leur tour assez naturellement. Je crois que le fait d'être mère moi-même a contribué à créer une véritable complicité. J'avais peur de rencontrer des femmes anéanties mais j'ai été touchée par leur douceur, leur sourire, leur beauté, leur dignité. J'avais devant moi des femmes qui souffrent encore mais qui essaient de se réapproprier leurs corps souillés, mutilés, abusés, pour renaître. À la fin des entretiens, pour détendre l'atmosphère, je leur ai demandé de m'interpréter une chanson ou une danse et de se laisser photographier. Elles allaient alors se changer et revenaient métamorphosées, habillées avec des couleurs flamboyantes. Malgré la douleur, elles continuaient à donner de la valeur à leurs corps. C'est de cela que parle la pièce : de ces femmes toujours rejetées, qui vivent dans le silence et la souffrance, de leur dignité, de leur beauté insoumise. Parce qu'ils ont appris relativement tardivement le viol de leur mère, le sujet a été plus difficile à évoquer avec les enfants. Toujours à l'initiative de Godeliève Mukasarasi, les enfants rwandais nés de viols se retrouvent, une fois ou plusieurs fois par an, pour parler de leur histoire. C'est magnifique parce que, pendant plusieurs jours, ils vivent ensemble et partagent des temps de réflexion, écrivent et dessinent ce qu'ils ressentent, ce qu'ils ont pu accomplir, leurs peurs, leurs espoirs. En groupe, ces enfants rient, se chamaillent.

Les filles et les garçons se draguent. Ils sont tous très bien habillés, font attention à eux. Individuellement, cette carapace se fend. Ils portent les mêmes blessures que leurs mères mais ces enfants sont l'avenir: ils veulent l'amour, la joie. Pour que ces victimes ne deviennent pas les prochains bourreaux, il faut leur donner confiance en eux, en l'autre, en la vie et interrompre la boucle de la violence.

En 2008, l'ONU a reconnu le viol comme constitutif du génocide, lui donnant un statut international particulier. Cela a-t-il aidé ces femmes et ces enfants à faire valoir leurs droits dans la société rwandaise ?

Peu après le génocide, le viol était traité comme un simple délit. Des féministes rwandaises se sont mobilisées pour faire reconnaître le viol comme un crime presque aussi violent que le génocide. En 1998, leurs droits ont été reconnus de manière légale par les institutions du pays. Pourtant, ces femmes sont encore très souvent stigmatisées, mises au ban de la société. Elles sont soutenues financièrement grâce au Fonds national d'assistance aux rescapés du génocide et des massacres (FARG), mais uniquement parce qu'elles sont considérées comme des rescapées. Le sujet du viol est encore très compliqué à aborder, y compris pour les enfants qui en sont nés et qui n'ont jamais connu l'amour – mis à part celui de leurs mères qui ont dû apprendre à les aimer – et ne parlent jamais du contexte de leur naissance...

Comment vous êtes-vous artistiquement emparé de ces témoignages, du sujet ?

Au début, je comptais faire un solo, être seule en scène avec ces femmes rencontrées, seule avec leur présence, leurs mots, leurs paroles. Puis j'ai rencontré Holland Andrews, une jeune Afro-Américaine aux capacités vocales incroyables. Sa voix est profonde, rauque mais peut prendre des hauteurs lyriques. Avec ses *pedales loop*, elle crée un chant à la fois unique et plurivoque. En collaboration avec le musicien Alain Mahé, nous avons cherché un espace sonore habité par ces femmes avec par moment des voix de solistes, distinctes. Les textes des chants sont les récits recueillis afin que nous portions ensemble ces paroles. Et de la même manière, ils m'ont aussi servi à composer du mouvement. Le spectacle est comme un concert dansé, traversé par des témoignages portés au plateau. Cela nous permet de raconter une histoire plus importante que la nôtre, une histoire de l'humanité. Au-delà de la musique, du travail sonore, du texte, de la chorégraphie, j'ai envie que les spectateurs se rapprochent de ces femmes. J'ai demandé au plasticien et photographe sud-africain né à Londres Bruce Clarke, dont le travail traite de l'Histoire contemporaine, de l'écriture et de la transmission de cette histoire, de les symboliser. Son œuvre plastique d'une femme sur une structure en tôle ondulée tourne sur elle-même et laisse chaque fois apparaître ses évolutions: une femme qui a changé, qui change encore, comme moi aussi je change, encore et toujours. Une femme qui devient monumentale, qui n'est plus unique, qui fait écho aux femmes victimes de viols. Une femme avec laquelle j'interagis, avec qui je vais être dans la révélation, ou l'action, de cette violence. Nous sommes donc trois: Holland Andrews, la « femme » de Bruce Clarke et moi. Ensemble, nous interrogeons le processus de changement dans la chorégraphie et la dramaturgie: comment la matière, tangible, visuelle, peut être déchirée, arrachée, réduite puis déployée à nouveau, recréée. Selon moi, la vie est ce mouvement permanent de transformation.

Propos recueillis par Francis Cossu



6 AU 26 JUILLET 2017

Tout le Festival sur festival-avignon.com
f t i s #FDA17